HAL
open science

Jean Geoffroy (1853-1924), le peintre enfant Article publié dans le catalogue de l'exposition "Jean Geoffroy dit Géo, une oeuvre de généreuse humanité", musées de la Ville de Saintes, éditions le Croît Vif

Bruno Montamat

To cite this version:

Bruno Montamat. Jean Geoffroy (1853-1924), le peintre enfant Article publié dans le catalogue de l'exposition "Jean Geoffroy dit Géo, une oeuvre de généreuse humanité", musées de la Ville de Saintes, éditions le Croît Vif. catalog of the exhibition "Jean Geoffroy dit Géo, a work of generous humanity", museums of the City of Saintes, Le Croît Vif editions, 2015. hal-01938322

HAL Id: hal-01938322

https://hal.science/hal-01938322v1

Submitted on 7 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean Geoffroy dit Géo

1853-1924

Une œuvre de généreuse humanité

MUSÉES DE LA VILLE DE SAINTES

Le Croît Vif

Jean Geoffroy : le peintre enfant

« Le peintre des humbles et des enfants », comme l'avaient fait graver simplement ses amis sur sa tombe au cimetière de Pantin, a laissé peu de traces de sa vie. Maurice Guillemot dans *La Revue illustrée* de 1899, esquissait quelques pistes sur la vie du peintre : « L'artiste porte en soi son œuvre, elle se reflète en lui, il fait corps avec elle ». Ce solitaire est « petit, très brun, aux yeux extraordinairement vifs, maigre, de santé délicate »[1]. Il souffre de myopie, d'une hypertrophie du coude et jugé trop faible, fut réformé au service militaire[2]. Les dernières recherches menées sur sa famille, sa formation, ses lieux de vie et ses amitiés, permettent désormais d'éclairer sa production artistique d'un regard nouveau et de cerner plus précisément la personnalité de celui qui signe Géo.
Pourquoi cet attachement à dépeindre une vision de l'enfance éternelle dans le moindre de ses détails ? Et que penser de ses tableaux dramatiques, où la maladie, l'abandon et la pauvreté menacent les plus faibles ? Ces deux thèmes, omniprésents dans la carrière de Geoffroy, semblent trouver écho dans la vie même de celui qui est « sous ses dehors d'homme à la boutonnière fleurie de rouge, un enfant, timide, simple, modeste[3] ».

1853-1867 : une enfance modeste et solitaire

Jean Jules Henry Geoffroy est né à Marennes le 1er mars 1853 de Jean-Baptiste Geoffroy (1823-1895), tailleur d'habits et de Rosalie Dickinson (1826-1911). Son père est le fils de simples cultivateurs originaires d'Arvert en Charente-Inférieure. Jean-Baptiste est veuf de Rose Brodeau (1828-1851) décédée à 23 ans, deux mois après avoir donné naissance à Marie-Victoire, morte à deux jours.
Sa mère souffre d'un déshonneur social : elle est l'aînée des huit enfants de John Dickinson (1791-1850) – peintre anglais né à Manchester de l'union de Stephen Dickinson, graveur et de Susanna Ogden[4] – et de Madeleine Savineau (1802-date inc.). Les quatre premiers enfants furent conçus hors mariage, et déclarés sous le nom de jeune fille de la mère de John, Ogden. Il ne les reconnaît qu'en 1834, année de son mariage à Marennes. Des huit frères et sœurs de Rosalie, plusieurs décéderont enfants.

1 Maurice Guillemot, « Jean Geoffroy », *La Revue illustrée*, 1er février 1899, p. 7-20.
2 Recensement militaire de 1873, matricule 1139, archives de Paris.
3 Voir note 1.
4 Recherche dans les archives de l'état civil de Charente-Maritime et Michelle Lallement, « Geoffroy, peintre marennais », *Bulletin de la Société d'Histoire du canton de Marennes*, juillet 2014, p. 15-18.

Cat. 88 **À l'hospice des Enfants-Assistés, l'abandon d'un enfant**
1912
Paris, Collection particulière

Le 5 février 1855, Rosalie donne un petit frère à Jean : Charles. Les Geoffroy déménagent à Paris où Charles décède, à 17 mois, dans le 6e arrondissement, laissant Jean, enfant unique[5]. Aucun élément dans sa carrière ne permet de déterminer si le futur peintre garda des liens avec la Charente et sa famille[6].

De 1855 à 1911, il n'a pas été retrouvé de traces des parents de Jean. De 18 ans (et peut-être même avant) jusqu'à son décès à 71 ans, il ne vit plus avec eux mais avec la famille Girard. En 1877 et 1878, il signe ses œuvres Dickinson. Lui qui porte déjà le prénom de son grand-père maternel, a-t-il souhaité rappeler au monde de l'art, le passé de peintre et de graveur de sa famille anglaise ? A-t-il été mis au courant des origines difficiles de sa mère ?

À 72 ans, son père, Jean-Baptiste meurt en 1895, sans que son lieu et sa date de décès soient connus[7]. En 1911, à 85 ans, Rosalie décède dans le 19e arrondissement, tout prêt de la maison occupée par Jean et les Girard[8]. L'année d'après, le peintre peint une œuvre dramatique : *À l'hospice des enfants-assistés, l'abandon d'un enfant* (cat. 88), où l'on voit une jeune femme en noir au visage rougi par les pleurs, résignée, confier son enfant à cette institution[9]…

5 Acte de décès de Charles Geoffroy, le 25 juin 1856, 22 rue du Vieux-Colombier. État civil de la ville de Paris (11e arrondissement ancien).
6 L'une de ses tantes, Alice Dickinson (1833-1888) épouse le peintre Jean Benjamin Serres (1832-1876). Leur fille, Élisa (1856-date inc.) épousera le peintre Alexandre Juglas (1843-date inc.).
7 Dossier de la concession Geoffroy, cimetière de Pantin.
8 Acte de décès de Rosalie Dickinson, le 22 avril 1911, 161 rue de Belleville. État civil de la ville de Paris (19e arrondissement). Ce n'est pas Geoffroy qui déclare la mort de sa mère…
9 De fait, le plus grand doute persiste sur la teneur des relations entre Géo et ses parents. Le répertoire d'entrée de l'hôpital des Enfants Trouvés ou Assistés (Archives de Paris) mentionne l'entrée en 1856 sous le numéro 2653, d'un *Geoffroy, Jules Henri*. Le dossier d'admission n'a malheureusement pas été conservé pour valider cette hypothèse. L'hôpital accueillait aussi les enfants dont les parents ne pouvaient s'occuper pour des raisons financières, les plaçait puis les mettait en apprentissage…

1867-1884 : de l'ouvrier peintre décorateur à l'artiste peintre

En 1867, à 14 ans, Geoffroy est élève à l'école municipale de dessin et de sculpture, 37 rue Volta dans le 3e arrondissement, dirigé par Eugène Levasseur (1822-1887), peintre, ancien élève médailliste de l'école impériale des Beaux-Arts. Les cours ont lieu tous les soirs de 8h à 10h. Cette école publique pour ouvriers et apprentis, soutenu par des financements de la Ville de Paris et « sous les auspices du ministère de l'Instruction publique », forme des jeunes garçons de 15 à 25 ans. « L'on y dessine la figure et l'ornement d'après la copie et d'après la bosse, les fleurs et les plantes d'après nature, le paysage et les animaux, en un mot tout ce qui peut s'appliquer à l'art industriel ». Les cours d'anatomie et de perspective sont dispensés gratuitement par M. Forestier (dates inc.) et le docteur Lintilhac (dates inc.)[10], prosecteur à l'école impériale des Beaux-Arts. Les débouchés professionnels sont variés allant de peintre en décor ou sur porcelaine à bijoutier, dessinateur industriel ou encore graveur ou lithographe. L'école « tient le premier rang » grâce à « la direction remarquable » de Levasseur depuis 1854, qui fait passer le nombre d'élèves de 50 à 200[11]. Il fait connaître le travail de ses élèves et ses réflexions sur l'enseignement du dessin dans l'art industriel auprès du prolétariat au sein de prestigieuses manifestations et reçoit de nombreuses médailles[12]. Les travaux des élèves de l'école de la rue Volta sont présentés à l'exposition scolaire, voulu par Victor Duruy (1811-1894), au ministère de l'Instruction publique. Quelques mois plus tard, « une collection de dessins, destinés à faire apprécier le caractère industriel et professionnel de l'enseignement du dessin [...] a été placé sous les yeux de l'Empereur. Sa majesté les a étudiés avec plaisir [...] S.M. l'Impératrice [...] a manifesté une fois de plus, le grand intérêt qu'elle porte aux travaux exécutés dans nos écoles ». Dans cette sélection figure deux dessins de « l'élève Geoffroy, âgé de 14 ans et demi, peintre décorateur » : une composition esquisse exécutée en 3 heures et une fleur d'après nature, exécutée en 8 heures.

Lors de la remise des prix annuels de l'école, Charles Robert (dates inc.), secrétaire général du ministère félicite personnellement le « jeune Geoffroy ». À l'exposition des Beaux-Arts de 1869, Geoffroy représente l'école en participant à quatre concours et produit cinq dessins : « Une copie de tête de page d'après Luini par Reverdin, une tête de gentilhomme d'après Holbein, une feuille de croquis faits d'après la frise du Parthénon, une plaque de foyer, et l'encadrement d'un diplôme ». Il rentre en 1871 à l'école des Beaux-Arts dans l'atelier d'Adolphe Yvon (1817-1893) mais n'y reste que trois semaines[13].

À 20 ans, Jean Geoffroy expose pour la première fois au Salon des refusés de 1873 puis officiellement au Salon de 1874. Il commence à travailler pour *Paris Illustré*[14] mais c'est sa rencontre avec Jules Hetzel (1814-1886), à partir de 1876, qui lui assure un revenu fixe. De 1874 à 1884, il poursuit sa formation dans l'atelier d'Eugène Adan (1826-1884) peintre dessinateur d'art appliqué à l'industrie puis dans celui d'Émile Bin (1825-1897), peintre d'histoire et décorateur.

10 Lintilhac mit au point une technique qui permet, au moyen de lignes horizontales et verticales, d'indiquer des points de repère osseux qui permettent de retrouver, dans toutes les attitudes du corps humain, des distances fixes et invariables.

11 *Bulletin administratif du ministère de l'Instruction publique*, 1867.

12 Exposition universelle de 1862 à Londres et à celle de Paris en 1867, Exposition des Beaux-Arts appliqués à l'industrie de 1863, 1865, 1869 dans les sections de l'Enseignement.

13 Henri Frantz, « Jean Geoffroy », *Le Figaro illustré*, mai 1901, p. 1-24 et Françoise Beaugrand, *Le peintre Geoffroy dit Géo*, mémoire d'Histoire de l'art, Université Paris X Nanterre, 1983. Il semble que Geoffroy n'ait été qu'auditeur libre.

14 Idem.

Cat. 19 **La sortie d'école**
Vers 1888
Moulins, Musée Anne-de-Beaujeu

« Le père Bin qui professait le dessin et la décoration était un homme plein d'honnêteté. Son art était pompier, mais son rêve débordait son art. Il adorait Manet, Whistler, les impressionnistes. Son libéralisme le poussait à laisser toute liberté à ses élèves »[15].
« Sorti de l'art industriel, et quand il pouvait échapper au labeur journalier et nécessaire, alors il [Géo] employait son temps à couvrir d'incessants croquetons ces petits albums [...] puis le hasard de circonstances heureuses [...] décidèrent de sa vocation[16] ».

1870-1894 : « L'affection bénie de M. et Mme Girard[17] »

Il semble que ce soit effectivement le simple voisinage du 48, rue du Faubourg-du-Temple dans le 11e arrondissement qui fit se rencontrer le jeune homme, Louis Girard (1839-1890), instituteur, et son épouse Julie-Félicité Mercier (1843-1939).
Né à Provenchères, en Haute-Marne, Louis est le descendant d'une dynastie de maréchaux-ferrants de ce petit village. Lors de son mariage en 1864 avec Julie Mercier, fille de cultivateurs de Limours, il apporte un « établissement d'instituteurs (*sic*) qu'il exploite à Paris[18] ». Cette école privée, l'institution Girard, accueille les enfants de ce quartier populaire ainsi que les élèves boursiers de la ville de Paris[19]. Elle occupe le bâtiment de droite dans la cour de cet immeuble de rapport[20] : deux classes occupent le rez-de-chaussée, le premier étage accueille l'appartement de la famille Girard et le dernier étage, une pièce occupée par Geoffroy. En 1870, l'appartement du peintre est rajouté au bail des Girard[21] qui le considèrent comme « l'aîné de leurs enfants[22] », Marguerite Laure (1859-1938) et Louis Eugène (1866-1896).

15 Clément-Janin, « Charles Léandre », *La Revue de l'Art ancien et moderne*, janvier 1923, p. 173-182.
16 Voir note 1.
17 Voir note 1.
18 Contrat de mariage Girard/Mercier du 17 décembre 1863, archives de l'Essonne (2 E97/50). Nicolas Jacob (dates inc.), témoin de la mariée, travaille dans cet établissement.
19 Selon le *Bulletin municipal officiel de la ville de Paris* (1881-1883-1889).
20 Déjà en 1835, M. Levasseur et M. de Vos, donnaient des cours au 48 et formaient des instituteurs, en appliquant l'enseignement universel ou « méthode Jacotot (1770- 1840) ». *Journal de l'Enseignement universel (méthode naturelle)*, 15 juin 1835, Paris.
21 *Sommier de la ville de Paris et calepin des propriétés bâties*, Archives de Paris, D1P4 et DQ18 rue du Faubourg-du-Temple.
22 Voir note 1.

Cat. 82 **Portrait de fillettes bretonnes**
Vers 1909
Le Faouët, Musée du Faouët

basses, ses pelouses, ses arbres [...]. La rue des Lilas, la rue du Pré-Saint-Gervais, petites rues calmes, aboutissent ici. On y rencontre des vendeurs ambulants; des femmes qui trainent des marmots, crient : "fleurissez-vous mesdames, c'est vingt sous !" ou "lacets, beaux lacets, mes lacets !". Un japonais offre des étoffes de soie, des fleurs de papiers, des vases de porcelaine. Des camions de fruits et de légumes arrivent des halles. Des couleurs vivent et des bouquets égaient les rues [...][31]». À deux pas de la maison de Géo, se trouve une école maternelle, une école communale de filles et une de garçons[32] lui « rendant ses petits modèles préférés[33] ».

Après la mort du père de Géo en 1895, un nouveau drame touche les habitants de la rue des Lilas, en 1896 : Louis, marié depuis 1892 à Élise Girouin (1862-date inc.), professeur de dessin, et dont Géo avait été le témoin de mariage[34] décède à 30 ans. Ces événements familiaux touchent l'artiste : après la mort de M. Girard, il peint *À l'asile de nuit* (cat. 32), une vue misérable de femmes et d'enfants en haillons, comme un exutoire des angoisses de déchéance sociale et de précarité que vivent Julie Girard et ses enfants[35].
En 1893, il accepte la commande du ministère de l'Instruction publique de cinq grands formats (cat. 21, 49 et 53) vantant la politique scolaire de la jeune République qui seront présentés dans le pavillon de l'Éducation à l'Exposition universelle de 1900. Pour y répondre, Géo part en Algérie et en Bretagne en 1894 et 1895. Les années 1880-1900 marquent l'apogée de sa reconnaissance officielle : membre de la commission de l'imagerie scolaire depuis 1882, Officier d'instruction publique depuis 1885, Géo reçoit la Légion d'honneur des mains d'Henry Havard (1838-1921), inspecteur général des Beaux-Arts en 1897.

1903-1924 : Les Variot, l'amitié en héritage

En 1903, Géo présente son important triptyque *L'œuvre de la Goutte-de-Lait* (cat. 67) magnifiant l'entreprise du docteur Gaston Variot (1855-1930), fondateur en 1892, de cette institution

31 Eugène Dabit, *Faubourgs de Paris*, Gallimard, Paris, 1933
32 Rue des Bois et rue du Pré-Saint-Gervais.
33 Voir note 1.
34 Acte de mariage Girouin/Girard du 18 février 1892. État civil de la ville de Paris (11e arrondissement).
35 Louis, dessinateur avant la mort de son père, devient commis des douanes.

En 1930, Gaston Variot qui s'était progressivement retiré de la vie médicale et ne s'était jamais réellement remis de la perte de ses fils, disparaît à 75 ans[37].
En 1938, Madame Girard a l'ultime douleur de voir disparaître sa fille Marguerite, institutrice à la retraite. Désormais seule, elle réorganise sa succession : elle vend la maison du peintre en viager et s'installe au 12, villa Bocquet consacrant le dernier étage au souvenir de Géo en reconstituant son atelier. Outre des dons d'argent, à des neveux Girard, et à la Fondation Taylor, pour qu'elle soutienne les artistes nécessiteux, elle lègue tous ses biens à Annie Variot[38]. La veuve du docteur Variot, dernier témoin de 40 ans d'amitié, est la seule à même de conserver l'œuvre et le souvenir du peintre. Julie Girard décède le 16 décembre 1939, à 96 ans rejoignant au cimetière de Pantin, sa famille et son cher Géo[39].
À la mort du peintre, en 1924, la plupart des quotidiens ne firent paraître qu'un simple avis de décès et seule *La Presse* rédigea, une nécrologie des plus sensibles sur le peintre et son œuvre : « La nouvelle de la disparition du vieil artiste ne m'en a pas moins ému comme si j'avais connu l'homme lui-même. On peut dire de ce grand laborieux qu'il est mort la palette à la main ». Avec ses « productions soignées et discrètes [...], il avait le respect profond de son art et de son public ; il ne cherchait pas à épater, ni à scandaliser celui-ci ; il avait la seule ambition d'être un artiste honnête et laborieux. Et le public regardera toujours avec sympathie ses compositions évocatrices, éparses dans beaucoup de musées provinciaux[40] ».

Bruno Montamat
Chargé du Patrimoine culturel
Mission des Archives et du Patrimoine culturel
Ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche

37 Étude des archives et témoignages de la famille Variot et voir note 40.
38 Les arrières petits-enfants de Gaston et Annie Variot conservent toujours le fonds d'atelier.
39 Trois tombes se trouvent au cimetière de Pantin : une pour Louis Girard fils, une pour Louis, Julie et Marguerite Girard et la dernière pour Géo et ses parents.
40 Paul Mathieu, « Échos », *La Presse*, 22 décembre 1924.